

Silvia Härrä

Loin de soi

*nouvelles*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



POUR CETTE ŒUVRE, SILVIA HÄRRI A REÇU  
LE PRIX GEORGES-NICOLE 2013,  
SOUTENU PAR LA VILLE DE NYON  
ET DÉCERNÉ PAR UN JURY FORMÉ D'ÉRIC BULLIARD, DE FRANÇOIS DEBLUÉ,  
D'EUGÈNE, DE FRANÇOISE FORNEROD, DE BERTIL GALLAND,  
DE CHRISTOPHE GALLAZ, DE JEAN-DOMINIQUE HUMBERT,  
DE SYLVIANE ROCHE, D'YVES ROSSET ET DE MARIE-JEANNE URECH

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION



AVEC · LE · SOUTIEN  
· · · · · DE · LA  
VILLE · DE · GENÈVE



OUVRAGE IMPRIMÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE

« LOIN DE SOI »,  
TROIS CENT VINGT-NEUVIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-330-7  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

SI J'BOUGE



Ç A fait déjà un bon moment que j'attends... Les autres, ils sont déjà partis. Piet, Alex et Marina, ils se sont retournés pour me faire signe, après ils sont rentrés chez eux en faisant la course. Moi j'peux pas. J'dois attendre et surtout pas bouger. C'est maman qui l'a dit... Parce que si j'bouge, elle me verra pas.

J'm'ennuie grave. Déjà qu'à l'intérieur des murs, c'est pas très amusant. Il faut se taire et bien écouter ce que dit la maîtresse. Mais là, c'est pire... Dedans, au moins, y a les copains et puis quand la maîtresse ne regarde pas, j'peux tirer sur les tresses des filles... Ici, y a rien. Même pas une voiture qui passe ou une mémé qui promène son chien. Et puis j'commence à avoir faim. D'habitude, maman me donne toujours un goûter. Elle le met dans mon sac le matin avant de partir au travail. Mais y avait rien dans mon cartable ce matin à part mes cahiers et ma trousse. Et maintenant y a toujours rien dans mon

cartable, à part mes cahiers et ma trousse plus un mot de la maîtresse. Déjà le deuxième depuis le début de l'année! J'crois que j'vais le faire disparaître vite fait comme le premier... On a assez d'emmerdes comme ça à la maison. Maman, elle m'a averti qu'à la prochaine bêtise ça allait barder...

C'est pas qu'j'aie la trouille, j'suis pas un dégonflé. J'ai pas peur du noir, ni des araignées. Mais j'commence à avoir mal au cul, à force d'être assis là. À la maison, maman se fiche de moi parce que j'sais pas bien lire l'heure. C'est vrai, j'suis pas fort pour décoder le cadran, j'me trompe avec les et quart et les moins le quart. Mais j'suis pas si bête que ça. J'sais bien que j'attends depuis trop longtemps. Ça fait peut-être au moins six heures de temps... non, plus, ça fait bientôt cent heures et demie et personne qui passe! Les copains, ils ont toujours quelqu'un qui passe et qui se grouille de venir les chercher. Ils ont jamais besoin d'attendre. Pis en plus, ils habitent juste à côté. Y a que moi qui poirote jusqu'à ce que maman arrive avec sa vieille Ford qui grince pour me ramener... C'est vrai, elle est souvent en retard. Non, c'est pas que j'aie la trouille, mais là, y a un truc qui cloche. Le goûter, ce matin, ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille...

Maman, elle termine vers les six heures moins trois quarts, ouais, j'crois bien que c'est ça... Peut-être qu'elle va me ramener des sucres d'orge de l'épicerie? Des fois elle le fait, quand M. Duncan lui demande de travailler plus tard... Elle dit que c'est pas folichon comme boulot mais qu'il faut bien qu'on mange à la fin du mois.

Tiens, il y a un chouette trou dans la terre, ici... C'est bête, si j'aurais des frères et sœurs, on pourrait jouer aux billes. J'serais pas là tout seul à m'embêter et j'gagnerais toutes les parties, parce que moi j'suis un vrai champion, aux billes! Si j'aurais un papa aussi, j'attendrais pas ici comme ça, il viendrait vite me chercher... Enfin tout ça, c'est pas très clair... Si j'en ai un, de papa, j'me demande où il est, parce qu'on en parle jamais... Maman, ça lui casse les pieds de répondre, elle continue de raconter qu'il était très courageux et qu'il a tué tout plein d'ennemis. J'exagère pas, elle dit comme ça, maman, tout plein d'ennemis, et même qu'après sa mort son nom a été gravé sur une espèce de grosse tour. Maman, elle a appelé ça un mémorial pour les héros de la guerre. Mais quand une fois j'ai dit qu'on aille voir le mémorial avec le nom de papa écrit dessus, elle est devenue toute rouge et elle s'est mise à bafouiller. C'était trop loin pour y aller et puis on avait pas le temps et puis l'essence ça allait coûter trop cher pour un voyage aussi long...

Mais qu'est-ce qu'elle fabrique? La nuit commence à tomber et y a toujours personne ici. C'est pas qu'j'aie la trouille, non, rien à voir. J'suis pas une mauviette. J'ai pas peur des ogres des loups et même pas des piqûres de l'infirmière scolaire qui ressemble à Dracula à cause de ses dents. En plus, j'peux très bien me débrouiller tout seul. Pas besoin des grandes personnes. Surtout quand elles font qu'inventer des salades comme maman. Qu'est-ce qu'elle croit? Les bêtises qu'elle raconte sur mon père, c'est pas la vérité. J'suis pas idiot. Sinon pourquoi elle recevrait tous les mois cette enveloppe

avec de l'argent dedans ? Et pis pourquoi elle a toujours l'air fâchée quand elle l'ouvre ? J'sais très bien que c'est mon papa qui envoie cet argent ! Mais bon, j'dis jamais rien, parce que j'veux pas que ça fasse des histoires et que la dernière fois qu'elle a reçu la lettre, elle a pleuré... Sûrement qu'y avait pas assez de sous dans l'enveloppe...

C'est peut-être pour ça qu'elle ne vient pas me chercher ? Elle a accepté un deuxième boulot et elle a oublié de m'en parler. Oui, c'est ça, elle doit travailler plus tard à cause de son deuxième travail... Elle va bien finir par être là. C'est pas grave s'il fait sombre et un peu frais, de toute façon, j'ai pas peur du noir et j'suis pas frileux...

Moi, quand j'serai grand, j'ferai explorateur ou pilote d'avion. Pilote d'avion, plutôt, comme ça je pourrai amener maman faire le tour du monde. Elle sera fière de moi et elle sourira tout le temps. Elle n'aura plus jamais l'air triste. Et puis surtout, comme j'vais gagner beaucoup d'argent, elle n'aura plus besoin de bosser et plus besoin d'être en retard...

Tiens, il y a des lumières qui viennent vers moi. Ça doit être des phares de voiture... Oui, c'est des phares de voiture. C'est peut-être elle ?

De toute façon, moi j'monte jamais dans la voiture de gens que j'connais pas, on me l'a assez répété, qu'il faut s'méfier, même quand le conducteur a l'air gentil et qu'il propose de me ramener parce que, bon Dieu, les enfants de mon âge devraient pas être dehors à une heure pareille... C'est vrai que ça doit être tard... Dans le ciel, y a



des étoiles, tout plein. C'est vachement beau... Il paraît qu'on peut trouver son chemin en regardant le ciel. Même que les navigateurs le font pour pas se perdre quand ils sont sur la mer. Ça y est, j'ai une idée! J'vais faire comme eux, j'vais trouver l'étoile polaire, comme maman m'a appris. C'est la plus brillante de toutes et elle indique le sud... C'est le sud ou le nord? J'me souviens plus trop... Pas grave... De toute façon, sa lumière va me guider.

Bon, ça va pas être facile, c'est sûr, parce qu'elles sont toutes allumées ce soir, les étoiles... Alors? Non... c'est pas celle-ci... celle-là non plus, l'autre, là, ça doit être le chariot... Voilà, j'l'ai trouvée. Elle est juste au-dessus du poteau télégraphique... Il n'y a plus qu'à la suivre jusqu'à la maison... Là, c'est vraiment très tard. Ça m'étonnerait qu'elle vienne encore. Elle a oublié. Ou elle se serait cassé la jambe et elle pourrait pas conduire, ou alors elle serait tombée en panne, ou alors elle se serait fait arrêter parce qu'elle roulerait trop vite. Ou alors elle ne veut plus de moi, à cause que j'fais trop de bêtises et que j'ai pas de bonnes notes à l'école... Maintenant, c'est carrément l'heure d'être au lit pour les enfants. Alors moi j'vais y aller. J'vais traverser la forêt et rentrer chez nous. J'vais marcher tout droit jusqu'à la grange, après j'vais tourner à gauche, vers le sentier de terre et ensuite à droite parce que ça doit être ça, la direction, d'après la position de l'étoile... J'ai pas la trouille. J'serai courageux comme le papa que j'ai dans l'histoire de maman. Si j'vois des ours ou des sorcières, je les tuerai tous! C'est bête que j'aie pas pensé à prendre ma lampe de poche et mon canif...

Bon, c'est décidé! J'y vais. J'vais quand même pas rester là toute la nuit! Non, franchement, j'vais quand même pas rester là encore des heures et des heures! J'en ai marre, moi. Mais il y a quand même un truc qui me chiffonne... Et si maman arrive juste quand j'viens de partir?

SCANNER



Ç A commence toujours comme ça. Une salle d'attente, un silence blanc et des fenêtres briquées. Des yeux qui scrutent. Une odeur de plus que propre.

Sur la pointe des pieds, tu entres, tu vas t'asseoir sur l'un des sièges restés vides. Ton attente, difficile de dire si tu la préférerais courte ou longue, elle se mêle à celle des autres qui se tortillent sur leur chaise, lisent un magazine ou regardent la plante verte dans le coin. Parce qu'on trouve toujours une plante verte dans un coin, des tableaux colorés suspendus aux parois, une moquette pour étouffer les pas et une table basse qui croule sous les magazines. Actualité, people et médicaux, pour tous les goûts. Toi, ce que tu aimes, c'est regarder par-delà les vitres. Dehors, la pluie se transforme doucement en flocons. Tu ne veux surtout pas prendre une revue médicale.

Ça continue avec ton nom que quelqu'un vient prononcer dans l'embrasure, te tirant de la torpeur. Tu abandonnes la trajectoire des flocons pour suivre une blouse blanche jusqu'au bout d'un couloir, tu pénètres dans la pièce, peur au ventre, mais essaies de sourire. Surtout ne jamais penser au pire, ne pas l'inviter.

Le médecin a l'air gentil, il te montre la machine d'un geste du menton. Tu plonges à l'horizontale dans l'engrenage. Des pieds à la poitrine. Tu en deviens l'une des pièces. Autour, un vrombissement continu, comme celui d'une chaudière ou d'un moteur d'avion prêt au décollage, sauf que l'avion ne décolle pas, seules demeurent les secousses, les sons. Du bruit, beaucoup, dans les oreilles; de silence, jamais, à aucun instant. Des bouffées d'air chaud enveloppent ton corps. De temps en temps une voix dans le micro. Retenez votre souffle – très bien – on fait un cliché – maintenant vous pouvez respirer. Inspirer bloquer la respiration un cliché respirer à nouveau. Tu respirez sous condition dans cette carapace de métal, tu trouves cela étrange qu'aujourd'hui l'air et le temps te soient comptés.

Alors tu voyages. C'est sûr, avec toute cette chaleur, tu es au Mexique en train de te baigner dans l'eau tiède de la mer des Caraïbes, comme il y a trois ans. Ou bien tu traverses des ruines aztèques perdues dans la jungle qui résonnent du cri des singes et des toucans, regardes la lune entre les feuilles d'un palmier, sommeilles sous une moustiquaire ou lèches tes doigts poisseux de mangue. Ou alors partout sauf à l'intérieur du tube où on te

photographie de haut en bas de gauche à droite à tort et à travers. Bloquez le souffle – respirez – très bien – encore une petite dernière et c'est fini.

Les mangues d'ici n'ont pas le même parfum.

Après la petite dernière, le médecin te fait découvrir, en indiquant fièrement : vous voyez, c'est vous ! Toi, ce que tu vois, c'est une sérigraphie noir et blanc avec des formes bizarres dessus. À chaque fois, tu n'en reviens pas. Il paraît que ce sont tes organes. Ici les poumons ici l'estomac ici les trompes en coupe latérale transversale longitudinale. Des fragments, des strates. Tu ignorais qu'on pouvait te découper comme les rondelles d'un saucisson.

C'est fantastique ! On voit tout de suite où est l'anomalie. Regardez, c'est ici. Le doigt se pose sur un amas blanc, à moins qu'il ne montre l'espèce d'ombre juste à côté. Ton œil se pose sur le doigt.

Tu voudrais savoir et ne pas savoir. Tout dépend de sa réponse à lui, mais sa réponse, c'est une sorte de charabia dans une langue étrangère. Dans ta tête, ça s'envase, tes pensées se brouillent, c'est peut-être à cause du bruit qui maintenant s'est propagé dans ton crâne ou bien de la chaleur qui t'a étourdie. Il explique avec d'autres mots comme intervention, chirurgie et anesthésie.

Ceux-là, tu les comprends même s'ils sont laids et qu'ils font froid dans le dos. Il t'adresse directement au spécialiste des ventres en te tendant un mot de recommandation qu'il cache avec soin dans une enveloppe de papier recyclé.

Tu passeras sur le billard. Après, tu sauras si ton ventre est encore en état de servir. Parce qu'un

ventre, tu viens de l'apprendre, ça peut ressembler à un aspirateur défectueux ou à une cafetière dont le joint est abîmé. Il suffit d'aller montrer l'objet de l'erreur ou la pièce qui dysfonctionne et on la change, c'est aussi simple que ça. Il n'y a pas lieu de s'alarmer trop, ça se pratique couramment, ce genre de choses, dans le milieu médical, non vraiment, mais quand même, il faudra bien surveiller. Ouvrir, entrer, extraire, raccommoder, recoudre et attendre quelques mois en espérant. Puis recommencer si le résultat n'est pas bon. De toute façon, ils ont d'excellents chirurgiens, il n'y a pas de raison que. Et puis on pourra aussi envisager la radiothérapie ou d'autres traitements. Au cas où.

C'est toujours ainsi que ça se termine, avec un « au cas où ».

La liste des possibles, tu l'as déjà entendue. C'est la même qu'il y a trois mois, six mois ou un an et demi. Tu voudrais la lui faire avaler, sa liste, tous ces mots un par un les faire rentrer dans la grande bouche qui les a crachés. Au lieu de cela, tu lui tends la main et dis, Merci docteur. Tu te dépêches de te rhabiller pour ne pas le faire attendre. Il t'escorte vers la porte, réclame un donnez-moi des nouvelles, puis te plante dans le couloir pour aller chercher un autre patient. Un instant, tu suis des yeux la blouse qui s'éloigne entre les murs livides du corridor. Puis toi aussi tu t'en vas.

Sous la neige, tu pourras enfin respirer comme tu veux, te gratter le bras si ça te démange, éternuer un grand coup ou te mettre à chanter. Tu pourras aussi, et c'est ce que tu fais, sortir de ton sac l'enve-



loppe pour le spécialiste, voir son nom écrit au dos s'imprégner d'eau sur le papier qui gondole, pour se transformer en tache bleuâtre, la voir grossir, se diluer, disparaître sous les flocons.

Jamais tu ne te seras sentie aussi bien.



À MON ÂGE



M<sup>me</sup> Tavernier, tu sais, ma voisine de chambre, j'ai déjà dû t'en parler sûrement... Eh bien, M<sup>me</sup> Tavernier, elle est morte cette nuit! Hier soir, elle était encore là, mais ce matin elle n'est pas venue au petit déjeuner. Et quand je suis passée devant sa chambre, la trente-deux, j'ai vu son lit vide. Ils ne l'avaient pas encore refait... La pauvre, son séjour ici, il n'a pas duré longtemps, oh non, elle venait à peine d'arriver, M<sup>me</sup> Tavernier, ça faisait peut-être une semaine ou deux, pas davantage... À mon avis, elle n'a pas supporté le choc. Remarque, je la comprends. Toi aussi, pas vrai? Ce n'est pas facile de s'habituer ici, non, pas facile. Il y en a qui supportent mieux que d'autres...

Souvent, je fais semblant d'être un peu sourde, j'aime autant, tu sais... C'est vrai, à quoi ça sert d'avoir de bonnes oreilles si c'est pour écouter ce qu'ils ont à nous dire? Franchement, à mon âge, à

quoi ça sert de les entendre? Ils nous parlent comme si on avait cinq ans, en articulant chaque syllabe ou alors en forçant la voix, sur un ton toujours plein d'entrain. Comme si nous étions tous gagas! Je suis peut-être vieille, d'accord, mais j'ai encore toute ma tête, n'est-ce pas? Bien sûr, j'ai des rhumatismes et toutes sortes de petits bobos, mais ma tête, elle fonctionne! Je ne perds pas encore la boule, moi, pas du tout!

En tout cas, il ne faut pas que tu t'inquiètes pour moi, tout va bien ici. Oui, tout va bien. On n'est quand même pas si mal, et puis on s'occupe bien de nous. Ils sont tous habillés en blanc, tu as vu? Toujours impeccables, patients, souriants, aimables. Jamais ronchons, jamais de mauvaise humeur, pas comme certains... Je pense à M. Cholet, le monsieur de la chambre six, qui ne fait que râler et se plaindre toute la journée. Il trouve que son lit n'est pas confortable, que les repas sont mauvais, que les chambres sont mal nettoyées, enfin, je te passe les détails! Jamais content de rien, M. Cholet...

Moi je ne râle pas, je reste polie, toujours, je sais me tenir. Même si je m'ennuie un peu, avec les autres. Le temps, à mon âge, ça ne passe plus aussi vite, et puis toutes les attentions du personnel, parfois, ça me casse les pieds! Je ne suis plus une enfant, tout de même! Je n'ai pas besoin qu'on me demande toutes les cinq minutes si je veux un thé, une tisane ou des petits biscuits, aller aux toilettes ou regarder la télévision! C'est pour ça que j'aime bien être seule, quand je peux. Au moins je fais ce que je veux. Comme ça, personne ne me dérange...

Pour sûr, ici c'est difficile de faire ce qu'on a envie. Avec toutes les activités qu'ils nous proposent, on n'a pas la paix un seul instant ! Si si, je t'assure. Je n'exagère pas. Ça doit être sûrement pour nous distraire, on n'est plus si jeunes et pour certains pas très bien portants... Oui, crois-moi ou pas, mais on nous gave d'activités, c'est incroyable ! J'essaie de refuser, ils finissent toujours par m'inscrire, ah, je te jure !

Le lundi c'est loto, je déteste ça. Le mardi jeux de société. Je gagne tout le temps, ce n'est même pas amusant ! Le mercredi c'est cinéma, mais la plupart d'entre nous s'endorment et quand on se réveille, on ne sait pas comment le film s'est terminé. Le jeudi fabrication de biscuits, tu t'imagines, moi qui n'ai jamais aimé faire la cuisine ! Le vendredi promenade le matin et musicothérapie l'après-midi et le dimanche, il y a le service religieux. Tout le monde y va, au service religieux, mais c'est un peu comme le cinéma, il n'y en a pas beaucoup qui écoutent ce que dit le pasteur, et quand il nous demande de chanter tous en chœur, c'est une vraie catastrophe...

Le dimanche, c'est aussi le jour où il y a le plus de visites. Enfin, si on peut appeler ça des visites ! Ils restent une dizaine de minutes, pas plus, demandent comment ça va, ensuite ils ne disent plus rien. Ça doit les gêner d'être là, avec nous... Ça sent l'urine et la Javel et tout est toujours trop blanc. Les murs, les blouses, les nappes, les serviettes de bain, les draps et les taies d'oreiller, les rideaux et plein d'autres petites choses encore... Tout ce blanc partout, ça n'est pas rassurant, tu ne trouves pas ?

En plus, les visites, elles savent bien pourquoi on est fourrés là, même si on fait tous semblant d'avoir un gros trou de mémoire...

En fait, il n'y a que le samedi qui est libre. Moi, j'apprécie, mais je crois que je suis l'unique ! C'est que je m'occupe très bien toute seule. Je lis, j'y arrive encore, même si ma vue baisse, je fais des mots croisés, je regarde par la fenêtre ou je tricote. Oh, à propos, je ne t'ai pas dit ? Je voudrais tricoter une jaquette pour le bébé d'Hélène. Ils sont venus l'autre jour, une vraie visite, celle-là ! Le petit est très mignon, il m'a fait tout plein de sourires, il sentait encore le lait caillé. Espérons qu'ils repassent vite me voir !

À ton avis, la jaquette, je la fais en bleu ou en jaune ? En bleu, hein ? Oui, c'est ce que je pensais aussi, tu as toujours adoré cette couleur. Et puis tu la portes si bien... Alors va pour le bleu !

Tu me manques, tu sais. Les gens ici, les autres, pas les infirmiers et les aides-soignantes, c'est pas toujours très drôle. Les repas, surtout. On se retrouve tous à la salle à manger, enfin ceux qui sont encore capables de se déplacer... Ils nous répartissent par table, toujours la même, parce qu'il paraît que nous, les petits vieux, on n'aime pas être bousculés dans nos habitudes... Moi, pourtant, ça me plairait d'être à une autre table que la mienne. Je suis assise avec M<sup>me</sup> Aubert et M<sup>me</sup> Trembley... M<sup>me</sup> Aubert, elle passe tout le repas à me demander si j'ai des cigarettes, mais moi, tu le sais bien, je n'ai jamais fumé, alors je ne peux pas lui en donner, de cigarettes. C'est bien dommage. La pauvre, elle aimerait tant, mais c'est



interdit ici. Question d'hygiène. Pas bon non plus pour son cancer, à ce qu'il paraît. Moi je me dis qu'un petit plaisir de temps en temps, ça ne peut pas faire de mal, non ? De toute façon, dans un an ou deux, il n'y aura plus personne, alors autant en profiter, tu ne crois pas ? Donc, M<sup>me</sup> Aubert ne parle que de ses cigarettes, ça ne change jamais, et M<sup>me</sup> Trembley, elle, elle ne parle pas, tout court. Pour sûr, c'est qu'elle n'entend rien, M<sup>me</sup> Trembley, absolument rien, c'est une sourde, une vraie, elle ! Mais elle ne veut pas mettre d'appareil, alors tu peux t'imaginer ce que ça donne quand on veut faire la conversation...

Bon, c'est vrai, j'aurais pu tomber pire. Derrière nous, il y a M<sup>me</sup> Lagier et M. Goll. M<sup>me</sup> Lagier, elle est un peu spéciale. Elle ne fait que réclamer son dessert, au moins vingt ou trente fois, parce qu'elle a oublié qu'on le lui a déjà servi, et M. Goll, lui, il n'ouvre jamais la bouche, même pas pour bâiller, il lit son journal. Le même depuis deux mois, tu te rends compte ? Ah, et puis j'ai oublié qu'il y a aussi M<sup>me</sup> Droz, à leur table. Elle arrive avec une heure d'avance au moins, parce qu'elle a peur qu'on lui pique sa place. C'est aussi la dernière à rester, même quand le repas est terminé. Elle ne veut pas se lever, M<sup>me</sup> Droz, absolument pas, elle ne veut plus en bouger.

Non, une fois, si je pouvais, je m'installerais à côté de M<sup>me</sup> Cirlin. Je ne la connais pas très bien, mais elle m'a l'air gentille, et puis je crois qu'elle s'ennuie un peu, comme moi. Je la vois souvent cueillir des fleurs dans les massifs du jardin, après elle s'en fait des bouquets qu'elle ramène dans sa

chambre. Elle est maline, elle ne se fait jamais prendre! J'aime bien ça. Ou alors ça me plairait d'être assise avec M. Pizzinato, un monsieur qui a de beaux cheveux blancs et une cravate. Le pauvre, c'est le voisin de table de cet autre monsieur, je ne connais pas son nom, mais il passe son temps à lui parler de pesto, spaghetti bolognaise et risotto, tout ça parce qu'il est italien! Mais ça lui fait l'effet contraire, à M. Pizzinato, ça lui donne le mal du pays! Il devient tout triste. Il y en a encore beaucoup d'autres qui mangent dans cette salle, je te raconterai une autre fois, je ne veux pas t'ennuyer plus longtemps avec ça, comme la dame qui mange du chocolat toute la journée, celle qui crie Papa quand son fils vient lui rendre visite ou celui qui demande à tous ceux qu'il croise si le train de dix heures quarante est arrivé parce qu'il attend son oncle Arthur, enfin, passons...

Ah, il faut que je te dise... Maintenant ils me donnent des comprimés pour que je dorme mieux. Le médecin est passé me voir l'autre jour. Il a dit que je manquais de sommeil, que je devais me reposer davantage. Des comprimés! On aura tout vu! De l'insomnie, ils appellent ça. Moi, ça ne me dérange pas de dormir si peu, ça me laisse tout le temps pour penser. Regarde, ils sont là, dans le tiroir. Ils sont blancs eux aussi. J'en sors un du paquet chaque soir. Après je le jette dans les toilettes et je tire la chasse d'eau. À mon âge, j'ai quand même le droit de choisir si je veux dormir ou non, bon sang! Mais ça a quand même du bon, cette histoire d'insomnie, parce qu'en cherchant cette fichue boîte de comprimés, j'ai retrouvé le

collier que tu m'as offert. Tu te rappelles, mon préféré, celui en argent avec des perles ? Ça m'aurait fait de la peine de le perdre... Donc, je ne savais plus où je l'avais posé, mais je l'ai retrouvé. Il était là, à côté des mouchoirs et de mon médaillon ! Je ne l'avais pas vu, pourtant, j'avais mis mes lunettes... Tiens, je vais l'enfiler tout de suite, comme ça tu pourras voir. Tu as toujours aimé quand je le portais. Regarde, c'est joli, non ? Il a exactement la même couleur que tes yeux. Si tu savais comme tu me manques...

Bon, pour aujourd'hui, assez papoté. Je suis une bavarde, moi ! Je ne veux pas te fatiguer avec toutes mes histoires ! Alors je te fais un bisou, là, en plein sur la bouche. Ce n'est pas parce qu'on est vieux que c'est défendu, ni parce qu'on a trop de rhumatismes qu'on ne peut plus faire de caresses, n'est-ce pas ? Maintenant je vais te reposer tout doucement et tu vas me faire compagnie, comme d'habitude. Là, juste à côté de moi sur la table de chevet. Nous deux, on ne se quitte pas, c'est promis... Je vais t'épousseter un peu avec mon mouchoir, il ne faut surtout pas que tu t'empoussières. Tes cheveux doivent rester blancs et tes yeux gris. Je ne veux pas de ces minons sur toi, mon chéri, tu es si beau...

Voilà... c'est fait. Tu es magnifique dans ce cadre doré. Quand le soleil entre dans la pièce, il y a tout plein de reflets autour de toi. On dirait que tu souris encore plus et que tes cheveux sont blonds, comme autrefois. Rien que pour ça, ça vaut la peine de ne pas trop sortir de la chambre...

Allez, maintenant je te laisse, je vais essayer de dormir un peu, on ne sait jamais... Bonne nuit, Jeannot, fais de beaux rêves ! Je te raconterai encore demain. Enfin... si je suis encore là... À mon âge, on ne sait jamais.